



Wu Cheng'en
La Pérégrination
vers l'Ouest

(Xiyou ji)

I

西
游
记

TEXTE TRADUIT, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ

PAR ANDRÉ LÉVY

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

WU CHENG'EN

*La Pérégrination
vers l'Ouest*

(Xiyou ji)

I

西
游
记

TEXTE TRADUIT, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ
PAR ANDRÉ LÉVY

nrf

GALLIMARD

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
— y compris pour les illustrations —
réservés pour tous les pays.

© Éditions Gallimard, 1991.

LA PÉRÉGRINATION
VERS L'OUEST

(Xiyou ji)

[Livres I à X]

ÉLOGE

[Préface de Yuan Yuling¹
à l'édition commentée par Li Zhi²]

Littérature sans imaginaire n'est point littérature, mais l'imaginaire n'est l'imaginaire que s'il se porte aux extrêmes. C'est que, sachez-le, les choses les plus extravagantes contiennent les plus hautes vérités. La logique de l'imagination la plus débridée est celle des vérités les plus profondes. Mieux vaut parler de Mâra³ que de Bouddha, car les démons ne sont autres que nous-mêmes. Nous ne sommes Bouddha qu'en nous transformant; avant de le devenir, nous sommes tous démons. Bouddha et Mâra sont de force égale : ce qui les sépare ne tient qu'à un fil, un cheveu qui n'est pas mince affaire. Dans les pires moments il faut garder la sérénité de l'âme et de l'esprit : c'est la raison pour laquelle *La Pérégrination* a été composée.

Certains y voient une allégorie fondée sur la succession productrice ou réductrice des cinq «dynamies⁴» ou sur la Voie des transmutations alchimiques de la «porte des mystères⁵». Pour ma part, comme les trois doctrines⁶ y sont contenues, je pense qu'il n'est rien qui ne puisse être tiré ou extrapolé de tant de vitalité mouvementée par ceux qui savent lire cet ouvrage : est-il quelque frontière qu'il ne saurait atteindre? Est-il quelque voie qui lui serait incompatible? Pourquoi faudrait-il ne se pencher que sur les arcanes du taoïsme⁷ ou n'explorer que les secrets de la méditation dans le canon bouddhique⁸ pour obtenir une clé de nature à satisfaire l'esprit?

Quant à l'excellence du style, *La Pérégrination vers l'Ouest*

et *Au bord de l'eau*¹ méritent en vérité d'être attelés de front dans le parcours de la plaine centrale².

Il ne manque pas aujourd'hui d'ouvrages qui sculptent le vide, cisèlent l'ombre, peignent sur le suif et taillent dans la glace³, à vomir et en avoir la nausée! Ils coupent et comptent les barbes de graminées sans le moins du monde étonner. Peut-on les comparer aux chevauchées fantastiques, aux randonnées au fil du tranchant⁴ de cette œuvre vaste comme l'océan, écheveau de millions de mots, où jamais ne revient la même scène et jamais n'est perdu de vue le thème fondamental? On l'écoute sans se lasser jour après jour. Par sa lecture quotidienne l'esprit s'ouvre de lui-même à l'acuité de l'intelligence du monde.

C'est pourquoi tout lettré qui dispose de quelque loisir ne saurait s'en priver un seul jour.

Livre premier

LA NAISSANCE DE SINGET

(chapitres 1 à v)

CHAPITRE PREMIER

DE LA GESTATION DE LA RACINE MYSTIQUE
SORTENT LES SOURCES ORIGINELLES,
DE LA CONSTANCE CULTURE DU CŒUR ET DE L'ESPRIT
NAÎT LA GRANDE VOIE.

Nous l'apprend le dizain :

*Ciel et terre se trouvaient sens dessus dessous,
Avant que sombre chaos ne se fût dissous.
Quand Pan Gu¹ brisa la nébuleuse immense,
S'ébranla le commencement de notre monde
Par la distinction du pur et du turbide,
Portant toute vie à parfaite sollicitude,
Menant tous les êtres à l'accomplissement.
Si vous voulez connaître les exploits du temps,
Frères humains qui jamais ne verrez le chaos,
Faut lire les affres de « La Pérégrination² » !*

Car il paraît que pour l'univers un cycle³ fait cent vingt-neuf mille six cents ans. Si on le divise en douze moments⁴ correspondant aux rameaux terrestres⁵ des rat, bœuf, tigre, lièvre, dragon, serpent, cheval, mouton, singe, coq, chien et porc, la durée de chaque moment doit être de dix mille huit cents années. En voici la succession dans le cadre d'une journée terrestre : à l'heure du rat se lève l'influx solaire, à celle du bœuf chante le coq, à l'heure du tigre se cache la lumière, à celle du lièvre le soleil sort; l'heure du dragon vient après le repas; on est prêt à se mettre au travail à celle du serpent; le soleil est au zénith à l'heure du cheval et décline vers l'ouest à la suivante; on se restaure à l'heure du singe et, à celle du coq, le soleil se couche; le crépuscule tombe à l'heure du chien

et l'homme se repose à celle du cochon. La séquence est comparable dans le cadre d'un grand cycle : à la fin du «moment» du chien, l'univers entre dans l'obscurité et toutes choses s'anéantissent. Cinq mille quatre cents ans de plus et l'on passe au début du «moment» du porc que l'on appelle chaos parce que ce sont ténèbres où n'existent plus ni terre, ni ciel, ni homme, ni rien; «moment» qui s'achève après un nouveau laps de cinq mille quatre cents ans quand se lève le signe de la vertu¹ et s'approche le «moment» d'un nouveau cycle, ramenant peu à peu les lumières. Comme le dit Shao Yong² :

*Quand hiver arrive à mi-course du «rat»,
Le cœur immobile, le ciel reste froid,
Mais le principe mâle commence à bouger,
Alors que rien sur terre n'est encore né.*

C'est dans cette conjoncture que le ciel prend enfin racine. Lorsque se sont écoulées cinq mille et quatre cents années et que l'on atteint le milieu du «moment» du rat, le pur et léger azur s'élève pourvu du soleil, de la lune, des astres, des étoiles, appelés les quatre figures du firmament. Aussi dit-on que le ciel s'ouvre sous le signe du rat. Encore cinq mille quatre cents ans et le «moment» du rat se termine pour laisser place à celui du bœuf : les choses commencent à durcir. Ainsi que le dit le *Classique des mutations*³ :

*Comme il est grand, le signe originel du firmament, qu'il est parfait,
le signe originel de la terre! Ils contiennent la naissance de toutes choses
conformément à la volonté du Ciel.*

C'est alors que la terre commence à se solidifier. Cinq mille quatre cents ans de plus et l'on en arrive au milieu du «bœuf», lorsque descend et se condense la pesante turbidité pour former l'eau, le feu, les montagnes, les rochers et la terre, que l'on appelle les cinq formes. C'est pourquoi il est dit que la terre a son commencement sous le signe du bœuf. Encore cinq mille quatre cents ans à passer pour que s'achève le «moment» du bœuf et pointe celui du tigre qui donnera naissance à tous les êtres.

Ainsi que le répètent les calendriers :

Le souffle du ciel descend tandis que monte celui de la terre, et de leur union naît la foule des choses et des êtres.

C'est alors que ciel pur et terre alerte, Yin femelle et Yang mâle s'unissent. Cinq mille quatre cents ans de plus conduisent en plein «tigre», moment qui produit l'homme, les bêtes et les oiseaux; autrement dit, se trouvent en place les trois entités que sont le ciel, la terre et l'homme. Et c'est pourquoi il est dit que l'homme naît sous le signe du tigre.

Touchés par l'initiative de Pan Gu, les trois Augustes mirent le monde en ordre et les cinq Empereurs¹ fixèrent les règles des relations sociales, à la suite de quoi l'univers fut divisé en quatre grands continents, à l'est, à l'ouest, au sud et au nord².

Il ne sera question dans ce livre que de celui de l'Est.

Au-delà des mers se trouvait un pays du nom de Aolai, situé au bord de l'océan, où s'élevait la fameuse montagne appelée mont de Fleurs et Fruits, formant la chaîne principale des dix îlots³ et le «dragon dominant⁴» des trois îles⁵. Elle s'était dressée au moment où le pur se séparait du turbide et s'était formée après la division de la nébuleuse. Une belle montagne, vraiment, ce dont porte témoignage le poème qui suit :

Elle domine le vaste océan, elle subjugue la mer de jaspé.

Elle domine le vaste océan lorsque les collines argentées de flots jaillissants entraînent les poissons dans ses cavités.

Elle subjugue la mer de jaspé, quand les vagues neigeuses roulent les flots qui tirent des profondeurs d'étranges coquilles marines.

Du côté du sud-ouest qui rapproche le Bois du Feu s'accumulent les hauteurs.

Les sommets s'élancent vers la mer orientale.

Ce ne sont que falaises rouges et rochers bizarres, escarpements et pics extraordinaires.

Sur les falaises rouges les phénix au plumage coloré chantent en couples, tandis que la licorne s'endort seule au creux des escarpements.

En haut des pics retentit parfois le cri des faisans dorés, tandis que dans les grottes rocheuses vont et viennent les dragons.

Dans les forêts demeurent le cerf sans âge et le renard immortel, en haut des arbres perchent les oiseaux merveilleux et la grue noire.

Plantes précieuses et fleurs rares jamais ne se fanent, pins toujours verts et cyprès altiers offrent un printemps continu.

Le pêcher des immortels ne cesse de former des fruits, les bambous longs retiennent les nuages.

Vrilles et lianes s'enlacent serrées dans la gorge, sur les coteaux, tout autour, l'herbe s'est vêtue de couleur neuve.

*C'est le pilier du ciel où se rencontrent mille rivières,
L'axe immuable de la terre à travers dix mille kalpa¹.*

Au sommet de cette montagne, en son beau milieu, se trouvait un rocher d'immortels. La roche avait une hauteur de trente-six pieds cinq pouces et vingt-quatre pieds de tour : c'est que ses dimensions correspondaient aux trois cent soixante-cinq degrés de l'écliptique et aux vingt-quatre divisions² du calendrier annuel. Elle était percée sur le dessus de neuf cavités et huit trous correspondant aux neuf maisons et huit trigrammes³. Aucun arbre aux alentours ne lui portait ombrage, mais, de part et d'autre, angéliques et orchidées la mettaient en valeur.

Or, depuis le commencement du monde, elle avait jour après jour reçu l'imprégnation de la candeur céleste et de la luxuriance terrestre, de la vigueur des rayons solaires et de la douceur du clair de lune. Elle en avait été si longuement caressée que, remuée par une pensée pénétrante, elle s'était trouvée divinement engrossée et, se fendant un beau jour, expulsa un œuf en pierre de la grosseur d'un ballon. Comme il était exposé à l'air libre, il se transforma en un singe de pierre pourvu des cinq sens et disposant de ses quatre membres. Ayant tôt fait d'apprendre à grimper et marcher, il salua les quatre orientes. Ce faisant, l'éclat de son regard darda un double faisceau d'or qui atteignit le palais de l'Étoile polaire et fit sursauter l'empereur de Jade, le Grand Compatissant des hautes sphères célestes, lequel trônait en la salle précieuse des Nuées-Mystérieuses du palais de l'Arche-d'Oren présence des immortels, ses ministres. À la vue de ce rayon d'or flamboyant, il ordonna à Ceil-de-Mille-Lieues et Oreille-Bon-Vent d'aller ouvrir la porte céleste du Sud pour voir ce qu'il en était. Déférant à la directive impériale, les deux capitaines sortirent, voyant si juste et entendant si clairement qu'ils étaient de retour dans l'instant afin de présenter leur rapport :

« Conformément à l'ordre de Votre Majesté, vos serviteurs ont détecté par la vue et l'ouïe l'endroit d'où vient l'éclat d'or : en bordure du petit pays de Aolai, à l'est de la mer du continent oriental, se trouve le mont de

Fleurs et Fruits au sommet duquel une roche d'immortels a produit un œuf qui, sous l'effet du vent, s'est transformé en singe, lequel s'est incliné aux quatre orientes et, de ses yeux, a lancé un rayon qui a touché le palais de l'Étoile polaire. Mais cet éclat ne va pas tarder à s'éteindre puisque le singe prend maintenant de la nourriture et boit de l'eau.»

L'Empereur voulut bien condescendre à manifester sa compassion par ces mots :

«Ces êtres d'En-bas, nés de la quintessence du ciel et de la terre, n'ont rien d'étrange.»

Notre singe en sa montagne savait marcher, courir, sauter, grappiller dans la végétation, boire aux sources et ruisseaux, cueillir des fleurs alpestres, trouver des fruits aux arbres, s'associer aux bêtes sauvages, tigres ou panthères, se lier d'amitié avec les daims et cerfs et d'affection avec les gibbons ou les macaques. Il passait la nuit sous des falaises rocheuses et le matin gambadait entre pics et grottes. Ah! vraiment, le cas de le dire :

*En montagne plus de calendrier,
Froidure passée, qu'importe l'année¹.*

Par une matinée torride, il avait fui la chaleur avec la troupe des singes qui jouaient à l'ombre des pins. Voyez comme ils s'amusaient, les uns et les autres :

*L'un se balance d'arbre en branche à la recherche de fleurs et de fruits.
D'autres se jettent des cailloux comme s'ils jouaient à l'attrape-moi-ça².
L'un court par-dessus des nids de sable, l'autre construit des pagodes de
D'autres chassent les libellules ou attrapent les lézards³. [terre.
Il en est qui semblent rendre hommage au Ciel et prier un
Ils s'agrippent aux lianes ou tissent des paillasses. [bodhisattva⁴.
Ils se cherchent les puces qu'ils écrasent sous la dent ou l'ongle.
Ils lissent leur fourrure ou se nettoient les ongles,
Se frottent et se grattent, se poussent et se bousculent, se tirent à hue et à
Ils jouent à leur guise dans la forêt de pins bleus, [dia.
Et se baignent à plaisir au bord du torrent aux eaux vertes.*

Après s'être amusée, la bande de singes alla se baigner dans le torrent. Ils voyaient les eaux s'élancer en avant, en

éclaboussant et bondissant comme melons qui roulent.
Comme dit l'adage :

Les oiseaux ont leur babillage et les bêtes leur langage.

Les singes se dirent : « D'où vient toute cette eau ? Nous n'en savons goutte : puisque nous n'avons rien d'autre à faire aujourd'hui, suivons le torrent en le remontant pour voir où il prend sa source. Allons-y pour la rigolade ! » Ne poussant qu'un cri, ils partirent tous ensemble en courant, s'appelant et se tirant les uns les autres, singes et guenons, petits et grands. Ils escaladèrent la montagne en suivant le cours d'eau, d'une traite jusqu'à la source, qui se révéla être la cascade magnifique que voyez :

*Telle la levée de blancs arcs-en-ciel
Mille vagues de neige s'envolent
Que n'emporte point le vent de la mer.
La lune vient s'y mirer et tapir
Sous le souffle frais qui fend les pans verts
Aux bords humectés de gouttelettes.
Une chute des flots nommée cascade
Telle un rideau suspendu qui s'évade !*

Les singes manifestaient leur admiration en battant des mains :

« La belle eau ! Quelle belle eau ! C'est donc d'ici qu'elle s'en va au loin jusqu'au pied de la montagne pour rejoindre d'une traite les flots de l'océan ! »

Ils reprirent : « Celui qui serait capable de s'y glisser pour chercher l'endroit d'où sourdent les eaux, et d'en revenir indemne, nous le proclamerons roi et le respecterons comme tel ! »

Ils l'avaient répété trois fois quand, tout à coup, le singe de pierre bondit hors du groupe et répondit à haute et intelligible voix :

« J'y vais, mes amis, j'y vais ! »

Brave singe ! N'était-ce pas qu'aujourd'hui

*Sa renommée allait briller,
Que son heure était arrivée ?
Le destin ici l'attendait
Pour qu'en roi, il entre au palais.*

Le voilà qui ferme les yeux, se ramasse et d'un bond traverse la chute d'eau : il écarquille les yeux, lève la tête et que voit-il ? Ni ondes, ni flots là-dedans, mais un pont tout scintillant. S'arrêtant pour mieux se concentrer, il regarda en redoublant d'attention : c'était un pont de lattes en fer sous lequel l'eau, qui surgissait d'une cavité de la roche, retombait à l'extérieur, masquant l'entrée du pont. S'avancant le dos courbé et regardant à chaque pas, il eut l'impression de pénétrer dans une sorte de résidence, à vrai dire, un fort bel endroit. Voyez plutôt :

Le blenté de la mousse sous la blancheur de jade des nuages qui passent, tandis que la lumière arrache des lambeaux de brume colorée.

Pièces vides aux fenêtres calmes où des fleurs semblent pousser sur les bancs lisses.

Aux tétons des stalactites s'accrochent des perles de dragon qui pendent au-dessus d'un sol aux concrétions étranges.

Contre la paroi marmites et fourneau gardent la trace du feu ; coupes et pots reposent sur la table qui expose la présence de reliefs.

Sièges et lits de pierre sont de toute beauté, et plus remarquables encore les plats et bols de pierre.

Et là-bas voyez ces perches de long bambou et trois ou quatre branches de fleurs de prunier.

Ces quelques pins bleus semblent constamment enveloppés de pluie : ne dirait-on pas humaine demeure ?

Après avoir passé un long moment à regarder, il sauta au milieu du pont et, observant à droite et à gauche, remarqua en son mitan une stèle qui portait gravée sur sa partie supérieure, en calligraphie « carrée », une colonne de grands caractères :

TERRE BÉNIE DU MONT DE FLEURS ET FRUITS

PARADIS CAVERNEUX DE LA GROTTA AU RIDEAU-TORRENTIEL¹.

Ne se contenant plus de joie, le singe de pierre fit demi-tour et, se dirigeant vers l'extérieur, se pelotonna en fermant à nouveau les yeux : franchissant d'un bond le barrage aqueux, il s'écria en pouffant :

« Une chance inouïe ! Un grand bonheur !

— Comment c'est, là-dedans ? » demandait la foule des singes qui l'entouraient, « est-ce que l'eau est profonde ?

— Il n'y a pas d'eau ! Mais il n'y a pas d'eau ! C'est en fait

un pont de lattes en fer. Et à côté, un patrimoine qui est don du ciel et cadeau de la terre!

— Comment ça, un patrimoine?

— Toute cette eau passe sous le pont à travers la roche et, en retombant, en cache l'entrée», expliquait le singe de pierre en riant, «il y a des arbres et des fleurs près du pont, où se trouve un logis de pierre avec foyer et four, bols et plats, lits et bancs de pierre, et, au milieu, une stèle gravée de l'inscription *Terre bénie du mont de Fleurs et Fruits, paradis caverneux de la grotte au Rideau-Torrentiel* : vraiment! Un coin où nous serions parfaitement à l'abri. De plus c'est spacieux, nous pourrions facilement y loger à mille et cent. Allons nous y installer et nous épargner les accès d'humeur du ciel vénérable! Car une fois à l'intérieur,

*«Le vent ne nous atteindra plus,
De la pluie nous serons à l'abri.
Sans crainte des neiges et gelées,
Nous n'entendrons plus le tonnerre,
Brumes toujours illuminées,
Dans des vapeurs bénies d'étuve.
Que d'année en année pins et bambous verdoient
Et brillent jour après jour les fleurs nouvelles!»*

Le discours remplit de joie tout un chacun, dans la foule des singes qui s'écrièrent en chœur :

«Va de l'avant cette fois encore et emmène-nous!»

Le singe de pierre s'accroupit à nouveau en fermant les yeux et sauta en criant :

«Suivez-moi, tous! Entrez!»

Les plus audacieux avaient bondi, mais les moins hardis tendaient le cou, puis rentraient leur tête, se grattaient l'oreille et se frottaient les joues, poussant de grands cris; au bout d'un moment de tergiversations, tous y entrèrent.

Quand ils eurent passé le pont, ce fut à qui s'emparerait des plats et enlèverait les bols, qui occuperait le four et monopoliserait le lit, transportant ceci et poussant cela, sans un instant de répit, comme le veut le caractère espiègle des singes : ils ne s'arrêtèrent qu'à bout de force et l'esprit épuisé. Le singe de pierre prit alors place en position dominante pour les haranguer solennellement :

«Mes amis! *À quoi peut être bon un homme qui ne tient pas sa*



« Suivez-moi, tous ! Entrez ! »

Tables

Table des illustrations

1151

Table des matières

1155

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

XIYOU JI

LIVRES I-X

Introduction

par André Lévy

Note sur la prononciation des mots chinois

*Carte des pays de l'Ouest et de l'Inde
au temps de Xuanzang (602-664)*

Argument

Bibliographie sommaire

Notes